

Mireille VIGNOL

Elle a traduit le roman de la néo-zélandaise Isabel Waiti-Mulholland.

Avec "Au cœur de Hiruharama", Mireille Vignol signe sa troisième traduction d'un roman néo-zélandais pour les éditions au Vent des Îles. Après dix-huit ans passés en Australie, elle a choisi la traduction littéraire à son retour en France. De passage à Papeete à l'occasion du Salon du livre, elle parle de ce roman qui vient de paraître et de son goût pour l'univers maori.



Mireille Vignol a été conquis par la poésie de l'écriture d'Isabel Waiti-Mulholland et la richesse de son univers, qui lui rappelle celui du réalisme magique sud-américain.

HORTENSE FAUCHIER-DELAIGNE

ROMAN



"Morna White a un œil marron et un œil bleu, car son père était maori et sa mère pakeha. Je suis bien placé pour le savoir puisque je suis son père, mais pour dire la vérité, je ne l'ai jamais connue..." : ce premier roman d'Isabel Waiti-Mulholland commence avec la voix du père mort qui communique avec sa fille depuis l'au-delà. À cette histoire se mêle le récit du voyage de Morna jusqu'au cap Reinga à l'extrême nord de l'île du Nord de la Nouvelle-Zélande, qui était pour les Maoris le "lieu du grand saut de départ des esprits". Cette quête d'identité est également racontée par Morna elle-même, sous la forme d'une autobiographie romancée. Un concert de voix plein de poésie et d'humour.

"Au cœur de Hiruharama" d'Isabel Waiti-Mulholland, éditions au Vent des Îles, 298 pages, 2 714 Fcfp.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de traduire "Au cœur de Hiruharama" ?

"J'ai aimé son imaginaire. Ce qui est important dans la traduction, c'est d'avoir une affinité avec l'auteur. Le début est formidable. Morna White, l'héroïne, a un œil bleu et un œil marron. J'ai été sensible à sa façon d'exprimer sa dualité, partagée entre sa mère pakeha et son père maori. Elle essaye de trouver une voie. Elle écoute la voix de son père, de sa culture, des deux cultures. Elle veut s'identifier aux deux. Il y a aussi un côté loufoque, un humour grinçant."

Ce roman est difficile à ranger dans une catégorie, l'auteur parle "d'autobiographie romancée", qu'en pensez-vous ?

"On retrouve l'univers maori emprunt d'une certaine violence et de fierté. C'est un premier roman et cela se perçoit. L'auteur cherche son univers. J'ai beaucoup aimé le personnage du père, qui a raté sa relation avec sa fille puisqu'il ne l'a pas connue. Une fois mort, il est là et il veut venir vers sa fille pour partager quelque chose avec elle. Il y a une complicité qui se crée. On pourrait très bien se dire, "qu'est ce que c'est que ce délire ?" ou simplifier en disant, "c'est un fantôme". Mais le livre propose beaucoup de niveaux de réalité qui s'entremêlent."

Choisissez-vous les livres sur lesquels vous travaillez ?

"Oui, on ne peut pas tout traduire, on n'est pas des machines. Comment peut-

on traduire quelque chose si on ne le ressent pas ou si on ne le comprend pas ?"

Avez-vous rencontré des difficultés à le traduire ?

"Les temps m'ont donné le plus de mal. Il y a un roman à l'intérieur d'un roman avec un fantôme qui écrit, des rêves qui se mêlent au milieu. Il faut différencier avec les temps des verbes ces différents niveaux du récit. Après, j'ai fonctionné comme pour le premier livre que j'ai traduit pour le Vent des Îles et que j'ai adoré, "Le festival des miracles" de la

dre des décisions. Si je prends l'exemple, tout bête, du mot "friend", dans le texte anglais je ne vais pas savoir si la personne est un homme ou une femme. Pour ma traduction, je vais être obligée de faire un choix et de contacter l'auteur pour lui demander s'il avait imaginé un homme ou une femme."

Est-ce que vous traduisez uniquement de la littérature du Pacifique ?

"C'est mon troisième roman néo-zélandais pour le Vent des Îles, après "Le festival des miracles" et "Bulibasha" de Witi Ihimaera, une grande saga sur plusieurs générations de tondeurs de moutons maoris. C'est vraiment drôle, j'y ai passé six mois. J'ai fait pas mal de littérature australienne, notamment Kenneth Cook, un écrivain qui marche très bien, des polars américains et récemment un polar sud-africain."

Comment devient-on traductrice ?

"J'étais journaliste à Radio Australie en Australie pendant plus de dix ans. Il y avait un service français, l'équivalent de RFI. On diffusait en ondes courtes sur le Pacifique. Il existe à nouveau mais uniquement avec un bulletin d'information. Pour travailler, je faisais déjà de la traduction des infos anglaises en français, puis j'ai été réalisatrice pour Radio National (l'équivalent de France Culture) d'un programme littéraire. J'ai toujours voulu faire de la traduction. J'ai commencé à mon retour en France quand je me suis installée dans un petit bled perdu d'Auvergne."

Propos recueillis par HFD

"J'ai été sensible à sa façon d'exprimer sa dualité"

ELLE L'A FAIT

✓ En 1984, elle s'installe en Australie, elle a 21 ans.

✓ Journaliste puis réalisatrice d'une émission littéraire, elle travaille pendant une dizaine d'années au sein du service français de Radio Australie.

✓ En 2002, elle s'installe dans un petit village d'Auvergne et devient traductrice spécialisée dans la littérature océanienne et les polars.

✓ Elle a notamment traduit trois romans de Kate Grenville, sept romans de Kenneth Cook et le roman policier "Séquelles" de Peter Temple, tous trois des auteurs australiens.